

Audrey – Le parcours d'une tueuse à gages
Premier chapitre offert sur le site de l'auteur

Seul le plus fidèle survivra

www.kevinbonneville.com

Audrey – Le parcours d'une tueuse à gages
Premier chapitre offert sur le site de l'auteur

www.kevinbonneville.com

La suite dotée de trois spacieuses pièces dans laquelle Audrey entra lui suffisait amplement. Au sein d’un modeste établissement près des Galeries de la Capitale, l’endroit était idéal pour les gens de passage autant pour affaires que pour le plaisir.

L’ancienne lieutenant des Forces armées canadiennes retournait dans la capitale nationale pour la première fois en trois ans. Inévitablement, même s’il était positif, le souvenir de la rencontre initiale de son mentor fit naître un drôle de sentiment qui ne la lâchait pas depuis son arrivée.

Ce trouble inattendu provenait-il en réalité de l’éloignement de ses nouveaux ancrages : son python César et Mirna? Le serpent savait si bien la calmer en rampant sur son corps, tandis que Mirna agissait souvent à titre de psychologue, bien qu’elle ne pratiquait plus depuis un bail et qu’elle ne détenait pas encore l’accès à ses pensées les plus profondes. Ce qui, d’ailleurs, ne l’empêchait que rarement de prodiguer conseils et support. En effet, la forteresse de non-dits entourant la jeune tueuse ne semblait pas déranger sa copine.

Copine... Certes, elles traînaient ensemble et leurs activités se terminaient pour la plupart par une partie de jambes en l’air, mais était-ce suffisant pour la qualifier de petite amie? Audrey, qui appliquait sa couverture à la lettre à chaque conversation qui exigeait d’elle qu’elle aborde sa profession, considérait qu’une double vie n’avait pas sa place dans une relation de couple sérieuse.

Or, plus que des amantes, certainement là l’une pour l’autre et malgré un statut probable de meilleures amies acquis avec le temps, elle n’avait aucune idée de comment nommer cette liaison. Même si Mirna lui avait formellement interdit de se torturer les méninges en lui répétant de profiter de ce qui passait, l’ambiguïté perturbait son tempérament contrôlant.

Bref, en dépit d’un ennui possible, Audrey revenait à Montréal dans une semaine; elle avait l’habitude de partir plus loin et pour plus longtemps. Ce qui la déroutait en ce moment puisait forcément sa source autre part.

Le malaise ne découlait-il pas plutôt de sa situation géographique à proximité de la base militaire de Valcartier? Cette période mouvementée de sa vie s’était relativement bien terminée, nonobstant la dernière mission. Donc, en quoi l’Armée alimenterait un sentiment négatif, des années plus tard? Sans ce parcours, jamais elle n’aurait connu le colonel Francis S. Doyle ni leurs nombreuses collaborations fructueuses suivantes.

C’était d’ailleurs dans le cadre de l’une d’elles qu’Audrey se trouvait à Québec. Officiellement, la compagnie experte en informatique LogiCIEL envoyait leur meilleure conseillère pour former un petit groupe d’employés à l’utilisation d’un nouveau programme de graphisme. Officieusement, l’ancienne lieutenantante devait faire disparaître un être humain de la surface du globe.

La musique de Moby crachée par le petit haut-parleur portatif accompagnait Audrey pendant qu’elle défaisait sa valise. Une fois installée dans la suite, elle déverrouilla son téléphone intelligent personnel et regarda des photos de son animal domestique.

Elle ne remercierait jamais assez sa petite sœur Claudia de lui avoir donné l’idée de se procurer un serpent. Pas très bavard et un tantinet repoussant pour certains, ce colocataire accomplissait son rôle à la perfection. Requérant peu d’implication et d’investissement, sa présence suffisait pour que le sentiment de solitude de sa maîtresse se taise.

Prises par Mirna, les photos suivantes lui renvoyèrent une image d’elle-même flatteuse et sereine. Après quelques clichés de ce genre, la photographe-amatrice la rejoignait dans le cadre.

Plus les portraits défilaient, plus le mal-être en son ventre grandissait. Elle lança le portable sur le lit. Debout au milieu du salon, Audrey respira lentement et profondément trois fois. Ce qui avait l’habitude de la ressaisir n’apporta pas le baume souhaité. Elle fouilla dans l’immense placard pour attraper sa valise, tira sur la fermeture éclair du double-fond et en extirpa une peluche à l’effigie d’un ourson mauve; le toutou chipé à sa sœur le soir de son départ de Sherbrooke pour Valcartier.

Originellement, cet objet avait pour but de lui donner l’impression de se trouver près de Claudia en tout temps. Depuis quelques mois, il lui servait principalement de

défourloir transitionnel. Lors de précédentes crises de panique, Audrey s’infligeait de douloureuses blessures à l’aine, parfois sans s’en rendre compte. Cuisses maintenant remplacées par l’ours en peluche qu’elle dérobaient souvent à son regard afin de ne pas l’inciter à s’en servir sans d’abord avoir essayé de se calmer par elle-même.

La tueuse fit les cent pas tout en arrachant et en éparpillant au sol de petites mottes violacées; de quoi intriguer la préposée à l’entretien ménager.

Elle se tranquillisa enfin. Plutôt que d’investiguer la cause de cet égarement, prendre le volant et filer en vitesse pour entamer sa mission s’avérait une option plus constructive.



La neige s’obstinant à orner les bâtiments antiques de Québec détonnait du printemps déjà bien installé à Montréal. Parcourant les nombreuses rues en pente vers un arrêt obligé au restaurant Chez Ashton¹, la tueuse se félicita d’avoir gardé les pneus d’hiver sur son Kicks. D’autant plus que la personne qui devait rendre l’âme habitait à environ cinquante kilomètres au nord.

¹ Chaîne de restauration rapide connue que l’on trouve uniquement dans la région de Québec.

Les décibels d’une symphonie classique martelant l’habitable et s’amalgamant à la pleine lune conféraient un charme vétuste au village de Saint-Tite-des-Caps. Les alentours plongés dans le noir, l’adresse de la cible, tout juste à gauche d’une magnifique église, en devint à peine repérable. Non croyante, Audrey tombait tout de même toujours en pâmoison devant ces types d’édifices à l’architecture théâtrale. Elle détourna le regard du lieu de culte et revint à son but.

De son point de vue, aucun signe de vie dans la petite maison au bout de l’allée isolée. Seulement une voiture garée à côté. Au moment où elle se décida à approcher, un mouvement attira son attention vers la cour. Il s’agissait sûrement d’un animal. La forme passa sous la discrète ampoule installée sur la remise de jardin défraîchie, ce qui confirma son statut de quadrupède canin.

Pourtant prête à accomplir sa mission ce soir-là, la présence du chien freina ses ardeurs. Elle reviendrait demain avec un plan mieux défini.

Au milieu du chemin de retour, le lecteur Mp3 de la voiture entama un roman audio. Un sourire en coin illumina son visage; elle avait presque oublié avoir téléchargé ce titre.



La jeune femme plongeait dans le bain double de l’hôtel, bouillant comme elle aimait. Son corps s’habitua à cette chaleur saisissante au même rythme qu’il s’étendit dans la baignoire.

Audrey avait déjà une petite idée de la façon de régler le cas du cabot de la cible. Pour le moment, mieux valait poursuivre le livre narré afin de remettre ses esprits à zéro grâce à un peu de coquinerie.

Après vingt minutes, le récit l’ennuya. Elle ne porta plus attention à la voix suave qui ressemblait à s’y méprendre à celle du colonel et qui décrivait le yacht de l’amante du héros. Sa main atteignit le cellulaire posé sur le siège de toilette. Dès que le code le déverrouilla et l’envoya dans le dernier dossier consulté, le drôle de minois de Mirna apparut. Accotée sur ses genoux, la *barmaid* grimaçait à son amie amusée par ce tempérament extraverti. Cette soirée de février au parc Lafontaine avait été très agréable...

Un malaise emplit vivement la poitrine d’Audrey et se fraya un chemin malsain jusqu’aux glandes lacrymales. Plus aucun doute possible : cette union indéfinissable la torturait malgré toute la rationalité qu’elle tentait d’y apporter.

Pour rien au monde elle ne souhaitait heurter celle qui la rendait heureuse et la faisait jouir. Pas plus qu’elle-même ne désirait souffrir pour une énième raison. Constat ironique, puisque tout son être semblait tressaillir au

supplice de sa simple évocation et frôler la crise de nerfs en essayant justement de ne pas avoir mal. Le plus dérangent dans tout ça était la constante obligation de mentir. Si un jour il existait une personne sur Terre qui mériterait son entière honnêteté, il s’agirait de celle qui partagerait sa vie, de quelqu’un qui compterait plus que tout.

Évidemment, Audrey ne dévoilait pas la vérité concernant son gagne-pain à sa petite sœur non plus, même si elle représentait tout. Cependant, les raisons qui la poussaient à se taire différaient. Claudia, elle la protégeait. Mirna... son jugement l’effrayait et la peur de la perdre l’emportait. De plus, les préjugés qu’elle entretenait face au mode de vie nocturne de son amante *barmaid* qui *flirtait* avec une panoplie de tentations épaississaient sa carapace protectrice.

Supposons alors que Mirna quitte la gérance du lounge pour un travail plus commun. Lui ferait-elle davantage confiance pour autant? Sauraient-elles différencier attirance et amour? La réciprocité tiendrait-elle la route au fil des années?

L’éventualité d’un concubinage n’était pourtant pas totalement impossible; son mentor vivait depuis près d’un an une histoire d’amour qui semblait idyllique. Par contre, l’ élu de son cœur provenait d’un milieu en marge. Il travaillait dans l’ombre avec eux. Francis n’avait donc pas besoin de lui cacher quoique ce soit. Quelles étaient

ses chances, à elle, de dénicher sa douce moitié dans le bottin des hors la loi?

De toute manière, cette perspective ne faisait aucun sens à long terme. Vivre en permanence avec l’idée que l’autre se fasse éliminer ou coincer, qu’il trahisse leur anonymat après une chicane, qu’ils ne puissent plus se voir si l’un prenait sa retraite de la criminalité... Non, merci.

Les mêmes questionnements et conclusions virevoltaient dans la boîte crânienne d’Audrey depuis bientôt six mois. Elle en avait assez de tourner en rond et l’eau du bain devenait tiède. Tout irait mieux... le lendemain, tiens.

En poussant les rideaux chics de sa suite, un ciel gris annonciateur de pluie déçut les ambitions touristiques d’Audrey. Tant pis, elle passerait la journée au centre commercial. En enfilant son *t-shirt* vert, elle remarqua que la lumière de son téléphone clignotait, signe de notifications entrantes.

Elle sourit à pleines dents en lisant les messages de Claudia qui prenait des nouvelles de César et de Mirna qui tentait de la faire revenir plus tôt à l’aide d’une photo osée avec angle de vue en plongée. Ce regard plus qu’invitant lui était-il destiné à elle uniquement? Audrey se mordit la lèvre d’envie et chassa cette pensée jalouse. Elle avait hâte de la revoir, point. Imaginer le pire ne menait nulle part. Lorsque ses doigts tapèrent les mots coquins « Mission accomplie. Je n’ai plus du tout envie

de donner ma formation, maintenant! Je vais devoir te faire payer ça... », l’anxiété la quitta complètement. Elle finit de s’habiller et descendit au rez-de-chaussée pour déjeuner.

Outre les deux vendeurs début-vingtaine qui lancèrent à la mignonne Vietnamienne une ligne d’approche maladroite, la journée de magasinage se déroula sans anicroches. Deux romans et trois blouses plus tard, il était temps de rebrousser chemin et d’accomplir ce qu’elle devait faire.

Sur la route, en passant devant une animalerie, elle réalisa qu’elle n’avait jamais répondu à Claudia. Dans un état semi-paniqué, la jeune tueuse prit son téléphone pour s’excuser et promettre une rencontre prochainement.

Arrivée dans la chambre louée, quelques minutes plus tard, aucune réponse. À cette heure, la petite se trouvait probablement à table pour souper avec leurs parents. Cécile et Jean-René se montraient très stricts : aucun appareil électronique dans la salle à manger. Les repas devaient servir aux conversations familiales joyeuses. Tout est relatif, pensa Audrey, amère.



La façon prévue de procéder était assez simple. Seul obstacle en vue : le chien. Cet animal ne méritait pas de mourir.

Plus tôt, tant qu’à attendre en vain un message texte de sa sœur qui ne viendrait pas, Audrey s’était rendue jusqu’à Donnacona pour acheter des somnifères. Et un hamburger.

Vêtue de noir de la tête aux pieds, elle lança le sandwich drogué à portée de museau de Médor, nom fictif pour l’occasion. Le Boxer, après avoir fait savoir à l’intruse par de petits jappements qu’il était bien éveillé, engloutit le festin... et s’endormit dix minutes plus tard, la langue pendante.

Faire croire à un cambriolage ayant mal tourné s’avérait une mise en scène facile à monter pour la tueuse entraînée. Après son passage, l’œil d’un expert conclurait que le voleur, souhaitant déguerpir rapidement avec l’énorme télévision, avait trébuché sur les pots de fleurs à proximité de la table basse, ce qui réveilla les propriétaires, qui moururent poignardés sous une pluie de coups de couteau administrés par le malfrat paniqué, qui s’enfuit en laissant son butin au sol, l’écran fracassé.

En retournant vers sa voiture, Audrey voulut s’assurer que Médor ne mangeait pas les pissenlits par la racine. Elle ne savait pas trop comment calculer la dose exacte de somnifères pour un chien de taille moyenne.

La cage thoracique de l’animal bougeait à un rythme régulier. Elle lui caressa les oreilles en murmurant :

— J’espère qu’ils vont te trouver une famille aimante, mon beau. Je m’excuse d’avoir abusé de ta faiblesse. Au moins, tu vivras encore quelques années.

Elle s’en alla, accompagnée du sentiment du devoir accompli.

En route vers l’hôtel, son téléphone personnel demeuré sur le lit pour la durée du contrat, Audrey croisa les doigts pour que Claudia ait répondu à son message. Même si la situation n’était ni grave ni urgente, la culpabilité de prioriser Mirna dans ses échanges sociaux la rongait. Elle ne se le pardonnerait pas si sa petite chipie se sentait délaissée ou reléguée au dernier rang de ses priorités.

Peut-être était-il temps de lui rendre une visite surprise. Le détour en vaudrait le coup si on pensait au bonheur de passer du temps entre sœurs.

De retour dans la suite, avant même de retirer ses bottes et son manteau, elle consulta son appareil. Rien. La fameuse boule d’anxiété lui monta à la gorge. L’aînée s’entortilla dans les draps et médita en espérant que la nuit lui porterait secours.



Cinq ans plus tôt

Le soleil tapait fort pour un mois d’août. La sueur coula le long des tempes de la soldate. Arme en main, la jeune femme observait le poignet de la silhouette, environ trois cents mètres devant. Elle leva le fusil, retint son souffle et pressa sur la détente.

Dans le corridor numéro neuf de la salle de tir à toit ouvert, la recrue Audrey Ann Roussel envoya cinq coups de feu. Elle déposa le flingue sur une petite table puis ôta ses coquilles antibruit et ses lunettes protectrices pour mieux mirer son résultat. Trois balles avaient fait mouche tandis que deux autres avaient atteint le bas de la manche de l’homme dessiné sur un carton épais. Insatisfaite, elle aurait souhaité toucher le centre à chaque essai.

Impressionné par cette nouvelle troupière, le formateur n’en laissa rien paraître. Il se contenta de remplacer la cible et d’envoyer le signal de la reprise de l’exercice.

À l’antipode des recrues qui se tenaient droites comme une barre sous un soleil de plomb et une chaleur à faire cuire un œuf sur un front dégarni, le colonel Francis S. Doyle observait les tirs à l’aide d’une longue vue, confortablement assis au sommet d’une tour sombre et climatisée. L’homme détenant plusieurs décennies d’expérience derrière la cravate ne pouvait cacher son

admiration aux vues des performances de cette soldate d’origine asiatique. Il demanda à l’élève officier à ses côtés de lui donner le dossier de cette novice.



Francis S. Doyle naquit et grandit à Port Hardy, sur l’île de Vancouver, en Colombie-Britannique. Le jour de ses dix-huit ans, il réalisa son rêve de gamin en s’engageant dans l’Armée canadienne. Dès lors, le jeune homme fit preuve d’une discipline exemplaire ainsi que d’un noble respect envers les protocoles. Attitudes qui lui valurent les honneurs de la part de ses supérieurs et qui lui permirent une ascension rapide dans la hiérarchie militaire.

Partout où il passait, les gens ne tarissaient pas d’éloges à son égard et le tenaient en haute estime. Reconnu pour son franc-parler, jamais il ne tournait autour du pot et chacun de ses commentaires étaient constructifs. Il pouvait se montrer ferme, voire dur, mais surtout juste.

Avec le temps, il démontra également une capacité d’adaptation hors normes et se révéla être un tacticien de grand talent sur le terrain. Ce qui le conduisit dans la FOI 2, mieux connue sous le nom de Deuxième Force opérationnelle interarmées. Le rôle principal de cette unité visait la lutte contre le terrorisme. Plus précisément, elle devait fournir une réaction immédiate et appropriée en cas de force majeure en se basant sur des informations

provenant de diverses sources, notamment du Service canadien de renseignements criminels et du Centre intégré d’évaluation du terrorisme. La troupe pouvait aussi être amenée à participer à des opérations de sécurité générale, à la demande de la Gendarmerie royale du Canada.

Lors d’une mission au Moyen-Orient, un éclat d’obus blessa le prodige à la jambe. Rien de dramatique ou d’irréparable; néanmoins assez grave pour le clouer sur un lit d’hôpital quelques temps. S’armant de patience, il demeura alité en s’informant tous les jours sur les avancées de son équipe. Graduellement, il entreprit une réadaptation physique dans le but de retrouver suffisamment de force pour retourner au combat.

Un après-midi où ses membres s’apprêtaient à patrouiller une zone hostile, Doyle pensa que l’endroit se révélait parfait pour une embuscade meurtrière. Après trois tentatives infructueuses pour prévenir son escouade, la communication brouillée confirma son hypothèse de plan ennemi. Le colonel fit fi des recommandations du médecin et se leva. Il enfila son uniforme et son équipement, réquisitionna un véhicule et alla rejoindre sa brigade à toute allure.

Il arriva tout juste après la première explosion suivie d’un échange de coups de feu qui dura deux interminables minutes. Apercevant l’un de ses frères d’armes s’effondrer, Francis n’hésita pas à voler à sa rescousse et

lui sauva la vie. Malheureusement, la blessure encore fraîche s’aggrava.

À la fin de cet affrontement, aucun rebelle ne survécut. Le Canada essuya deux pertes de vies humaines tandis que, de son côté, le colonel essuya une subtile larme lorsqu’on lui annonça qu’il ne courrait plus jamais. Il se consola en observant ses hommes, vivants, évoluer.

Son courage, son instinct et son sens du devoir s’ajoutèrent à la longue liste des bonnes grâces et des raisons de faire de lui, trois ans plus tard, le meneur d’un commando d’élite spécial. La première équipe semi-mercenaire, semi-militaire. Une unité hybride à qui l’on donnait accès aux finances avantageuses et aux règles souples des mercenaires privés, tout en gardant un certain contrôle sur les opérations délicates, comme une escouade travaillant pour l’Armée.

Le colonel put choisir ses membres et piger dans l’armurerie des Forces à sa guise. Malgré toute la latitude offerte, jamais il ne pouvait refuser une affectation. On appelait Catbring et Catbring obéissait.



Audrey, seule dans la bibliothèque de Valcartier, termina enfin le roman commencé trois jours auparavant. Croyant qu’un récit policier la détournerait de ses douloureux souvenirs familiaux, scolaires et amoureux,

la frustration de constater que l’effet inverse se produisait lui empourpra les joues. En le rangeant à son emplacement respectif sur la tablette, elle se promit de diriger son prochain choix vers le genre fantastique. Le comportement des monstres et des extraterrestres serait moins effrayant que celui des êtres humains.

Elle devait maintenant rejoindre ses quartiers avant de dépasser le couvre-feu. Ses pas rapides et raides martelaient la nuit silencieuse sans lune lorsqu’une présence se fit ressentir.

— Soldat!

Immédiatement, Audrey stoppa sa marche et se mit au garde à vous. Le colonel Doyle l’avait rejointe à mi-chemin.

Notant le sérieux de son engagement militaire, ce dernier ajouta mentalement des éléments favorables à la longue énumération des raisons pour l’engager dans son commando.

Francis se positionna devant elle, sous un réverbère exposant les galons sur les épaules de sa veste. Le halo conférait à leur rencontre un aspect à la fois épique et intime.

Même s’il connaissait le dossier de la jeune femme par cœur, il lui posa des questions pour démontrer son intérêt.

— Présentez-vous.

— Soldat Audrey Ann Roussel, Monsieur.

- Et vous venez de quelle ville, soldat Roussel?
- Sherbrooke, Monsieur.
- Quel est le motif de votre enrôlement?

Elle hésita un millième de seconde. Un délai très court et imperceptible pour le commun des mortels, mais suffisant pour que le colonel y décèle un tic nerveux.

Une fois sa salive avalée, Audrey répondit.

- On m’a appris que de servir son pays était très important, Monsieur. Je veux rendre hommage à l’hospitalité que le Canada m’a offerte.

Le haut-gradé réprima un sourire. C’était exactement ce qu’elle avait répondu dans son formulaire d’inscription.

- Je vous ai vue à l’œuvre au corps à corps et sur le champ de tir. Vous m’avez impressionné, soldat.

Audrey, elle, ne put retenir la fierté qui illumina son visage.

- Merci, Monsieur.
- Allez vous coucher. Nous nous reverrons très bientôt, soldat Roussel.

Tous deux partirent dans des directions opposées.

Il n’était pas coutume pour un homme de son rang de s’approcher d’aussi près d’une recrue. Il risquait un blâme si la relation devenait autre qu’une soldate et son officier. De plus, il savait qu’il devait signaler toute anomalie contenue dans le formulaire d’ouverture de

dossier. Une enquête serait effectuée et, si nécessaire, un renvoi en découlerait.

Seulement, cette petite dégageait un je-ne-sais-quoi qui plaisait à Francis. Elle pourrait se révéler utile, précieuse. Et que dire de cette détresse au fond du regard... C’était décidé : il la suivrait de très près.

www.kevinbonneville.com

www.kevinbonneville.com